

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 63 (1934)
Heft: 11

Rubrik: À mes chers bienfaiteurs du Bulletin pédagogique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

meilleur de son âme, ce qui lui procure la joie véritable. C'est le secret instinct de sa formation qui le pousse et le guide. Mais pour s'élever, pour monter, une âme a besoin d'énergie, de constance et de persévérance.

* * *

Du compte rendu du Pensionnat de Sainte-Ursule, à Fribourg.

Le dessin d'illustration a été très en honneur dans les classes primaires ; les élèves s'y sont affectionnées ; leurs cahiers de sciences, d'histoire, de géographie et de compositions françaises ont été tenus avec plus de soin et de goût ; le dessin s'est perfectionné tant au point de vue de la technique que de la justesse de l'idée représentée. Illustrer une fable, un récit est pour l'élève une tâche attrayante où l'effort d'observation et d'invention se dissimule sous le plaisir. Afin de familiariser nos futures institutrices avec ce moyen d'expression, nous avons introduit dans l'horaire des deux derniers cours normaux, pendant un semestre, une heure supplémentaire de dessin d'illustration.

Parallèlement au goût du dessin, se développe celui des collections de gravures, surtout dans les cours supérieurs. Devenues alors plus exigeantes, les élèves ont perdu cette simplicité qui s'accommode d'une représentation même fruste de la réalité, mais elles aiment à enrichir leurs cahiers d'histoire de l'art et de botanique, de vues et de croquis. La manie des collections a son bon côté ; elle suppose l'observation, la critique et le classement.

Chez nos petites, la dramatisation des faits d'histoire profane et biblique continue à obtenir beaucoup de succès. Ces scènes mimées, laissées à la libre initiative des écolières, ont le pouvoir d'éveiller le sentiment, l'imagination créatrice et le sens psychologique.

* * *

On nous écrit :

L'Institut évangélique de Schiers célébrera, en 1937, le centenaire de sa fondation. Il importe à la Direction de posséder une liste complète des élèves encore en vie et elle prie les anciens élèves de Schiers, dispersés en Suisse et même au loin, par le monde, de lui communiquer aussitôt que possible leur adresse, en ajoutant les adresses d'autres anciens de Schiers qui leur sont connues. — La Direction de l'Institut évangélique de *Schiers*, Grisons, Suisse.



Séminaire St-Gall, Ouidah, 22 avril 1934.

A mes chers bienfaiteurs du Bulletin pédagogique

Voilà donc trois années et demie, depuis mon arrivée au Dahomey ; trois années, depuis le moment où j'ai pu commencer, à côté de l'enseignement au Séminaire St-Gall, à évangéliser les Noirs du Dahomey ; trois années pendant lesquelles vos dons généreux m'ont permis de soutenir une 1^{re} station : Guézin, une 2^{me} Agbanto, une 3^{me} Gbézoumé, et d'en fonder deux autres, fin 1933, Gadômé et Sôhonmé ; trois années, au cours desquelles vos prières et vos sacrifices ont fécondé mon pauvre ministère. Je voudrais pouvoir remercier chacun en particulier, donner à chacun des nouvelles détaillées, assurer chacun de la reconnaissance et des prières du missionnaire et de ses Noirs ; c'est besogne impossible. Je ne puis cependant vous laisser sans nouvelles de vos conquêtes

dans ce coin de Dahomey ; d'autant moins que ce qui a été créé par vous ne pourra continuer à vivre et à se développer sans votre concours.

Guézin, premier né, donnait à Dieu, le 30 avril 1933, 17 de ses adultes et 8 enfants en bas âge. Mais, bientôt après la joie, la station connut la tribulation. Ce fut l'inondation, l'eau atteignant le seuil des maisons, puis montant, montant toujours, obligeant à installer quelques planches sur pilotis pour passer la nuit, à quitter même les maisons peu élevées au-dessus de la lagune, à s'entasser dans celles que l'eau respectait encore ; puis, l'eau montant encore, ce fut la chute de bon nombre d'habitations, l'exode d'une bonne moitié des habitants, vers les villages riverains. La disette s'ajouta à cette première épreuve : l'eau douce avait fait fuir le poisson qui vivait dans l'eau saumâtre de la lagune. Pour les chrétiens, ce fut en plus leur chapelle avec un mètre d'eau à l'intérieur, la terre des murs enlevée jusqu'aux fenêtres ; soutenue seulement par un certain nombre de poutres plus ou moins robustes, cette chapelle était devenue une vraie construction sur pilotis, que garda seul pendant des mois un chat que des gredins finirent encore par rôti. Mais le pire pour mes enfants, c'est qu'il n'y avait plus de catéchismes, plus de prières en commun, plus de messe.

On pouvait se demander ce qu'il allait advenir des catéchumènes. Les catéchistes et les chrétiens firent leur possible pour soutenir leur courage, la case de paille d'Agbanto servit à les réunir de temps en temps, le saint sacrifice y fut offert quelquefois en attendant la fin du déluge. Enfin, Guézin redevint accessible, à force de remblayer l'intérieur de la chapelle. Nous fûmes heureux de constater que s'il y avait eu une ou deux défections, elles étaient, grâce à Dieu, compensées par de nouvelles conquêtes ; depuis lors, la vie religieuse suivit régulièrement son cours, malgré la crise du poisson et les tracasseries des percepteurs d'impôts.

C'est ainsi que Pâques approcha, époque des baptêmes. Trente-deux candidats étaient présentés par les catéchistes, dont 22 de Guézin et 10 d'Agbanto. Il y avait la remise des amulettes et objets divinatoires à opérer, un examen de catéchisme à passer, avant de commencer la retraite au soir du Mercredi-Saint.

Quelques-uns avaient abandonné tout ce qui sentait la sorcellerie depuis de longs mois ; les autres m'apportèrent les diverses inventions que l'esprit du mal a mis en honneur en ce pays, plus qu'en tout autre, pour abuser de la crédulité des simples et les porter à donner leur confiance à tout ce qui n'est pas Dieu. La collection fut aussi volumineuse que peu appétissante : collections de noix de palme pour consulter le Sort ; cordes dont on se ceint avant le voyage pour être préservé d'aventures fâcheuses, pommade pour favoriser un heureux enfantement, cadenas destiné à arrêter tout ce qui pourrait nuire à l'enfant qui va naître, etc...

Pas d'insuccès à l'examen de catéchisme, grâce à quelque miséricorde envers deux jeunes féticheuses, mères de famille, dont les époux étaient chrétiens et qui certainement complèteront assez rapidement leur instruction religieuse ; leur fidélité passée en est un gage.

Ce fut une joie pour tous. Malheureusement, le lendemain, l'un d'eux, un jeune garçon d'Agbanto, manquait à la retraite. Ses parents qui l'avaient laissé fréquenter régulièrement le catéchisme ne voulaient pas de son baptême. D'instantes démarches n'aboutirent pas. La peur du qu'en dira-t-on, des mauvaises langues, du fétiche, les tenait. Je ne voulus point passer outre, persuadé qu'en attendant quelques mois, la permission serait enfin donnée. Mais ce fut bien triste pour le pauvre gosse qui pleura toutes les larmes de ses yeux de ne pouvoir

participer au bonheur commun. Pendant que je songeais à ce pauvre enfant, une gamine de 8 ans, qui n'avait pas été présentée au baptême, rôdait songeuse autour de la chapelle. Elle avait quelque chose à dire, mais une certaine crainte retenait les mots sur sa langue. Enfin, je la vois s'approcher d'un chrétien (ancien devin, actuellement mon sacristain, cuisinier, bon à tout faire). Elle l'appelle : « Fôfô guin » : mon grand frère. Et je l'entends qui le supplie de parler au Père pour qu'elle ne soit plus au diable, mais qu'elle soit au bon Dieu et que le bon Dieu l'aide à être sage. — Le catéchiste ne l'avait pas présentée parce qu'elle était fort désobéissante, motif que j'ignorais ; je pensais qu'elle n'en savait pas assez. — Comme elle parlait moitié Houéda, moitié Guin, je me demandais si j'avais bien compris. Alors j'appelle la fillette qui était morfondue comme si elle était en faute. Je l'attire près de moi, je tâche de lui donner confiance et lui demande ce qu'elle avait dit à son Fôfô. Ce fut un peu long à venir, puis enfin, elle me supplia de l'accepter pour qu'elle ne soit plus au diable, mais pour avoir le bon Dieu dans son cœur... Ses yeux suppliaient..., elle attendait avec anxiété la réponse. Et je hasarde : « Mais pour être baptisée, il faut savoir son catéchisme ; le sais-tu ? » Avec assurance elle répond : « Oui, je sais. — Alors je vais t'interroger. » Et, en langue du pays, je la questionnai comme je pus sur le plus nécessaire d'abord, puis je poussai plus loin, aussi loin que pour les jeunes garçons et les jeunes gens, et les réponses venaient, avec quelques hésitations parfois, le plus souvent rapides et nettes. Je n'en revenais pas. J'appelai le catéchiste qui me donna la raison indiquée plus haut. Comme je crois que seule la grâce change les âmes, je lui dis : « C'est bon ; elle sera baptisée et c'est le baptême et surtout la Pénitence et l'Eucharistie qui changeront son cœur. » Quand elle apprit la nouvelle, si vous aviez vu cette joie. Elle suivit avec les autres, bien pieusement, la retraite — du Mercredi-Saint au jour de Pâques — et au matin de Pâques, après le baptême, elle avait dans son cœur ce bon Dieu qu'elle avait réclamé pour devenir plus sage et s'appelait *Théodora*.

Le nombre des chrétiens a maintenant dépassé la centaine. Malheureusement, quelques-uns, baptisés autrefois dans une station abandonnée depuis, sont retournés au paganisme ; les appels qui leur sont adressés ne semblent plus trouver d'écho dans leur conscience ; leur foi est en léthargie ou même complètement perdue.

Ceux sur lesquels il semble, humainement parlant, que l'on puisse compter sont 90, dont 69 ont fait leur première communion.

Parmi les enfants, quelques-uns ont demandé à devenir prêtres. Est-ce simplement désir de s'instruire ? Est-ce vraiment la grâce de Dieu qui les travaille ? Plusieurs sont en ce moment comme « boys » au Séminaire ; ils essaient d'acquérir les rudiments nécessaires pour y entrer si leurs aptitudes et leur conduite le permettent.

La grande besogne sera maintenant de développer, le plus intensément possible, en ces chrétiens, l'amour du Christ, seule force qui puisse vaincre les obstacles qu'ils rencontreront à chaque jour de leur vie, puis de leur trouver des imitateurs nombreux.

Enfin, dans la mesure où vous le permettrez, nous bâtirons le plus indispensable : les chapelles. Celle de Gadômé sera sous toit à la fin de mai ou au commencement de juin ; mais il n'y aura que les murs et le toit. Celle de Sôhonmé voit ses murs monter, aurai-je de quoi la couvrir ? Pourquoi en douterai-je, puisque les bienfaiteurs ne m'ont jamais fait défaut jusqu'à ce jour ? Il y aura encore Agbanto dont la paillote est insuffisante...

Et tout cela doit être achevé avant juillet 1935 !!! et le sera puisqu'il le faut. Je ne pourrais rentrer au pays avec un cœur tranquille, si l'essentiel, en chaque station, n'est pas réalisé : le centre de la prière, de l'enseignement, la maison du bon Dieu.

A bientôt d'autres nouvelles. Nous pensons, mes Noirs et moi, à vous devant Dieu qui seul peut vous remercier pour les bienfaits passés et futurs.

P. JOSEPH MONNEY
des Missions africaines de Lyon.

Mission du R. P. Monney, chèque postal II a 1238, Hauterive.

LA BÉNICHON

Tous les Fribourgeois connaissent et *font* la bénichon. Cette coutume doit-elle son origine aux fêtes qui accompagnaient autrefois la consécration d'une église ? Plusieurs le croient et voient dans le mot *bénichon* une déformation de *bénissons*.

Siviriez ouvre la marche en la *faisant* le premier dimanche de mai et c'est à St-Martin (Veveyse) qu'elle termine le cycle de ses randonnées annuelles, le dimanche qui suit le 11 novembre.

Les poètes l'ont chantée ! M. l'abbé Bovet, notre barde gruyérien, n'a-t-il pas mis en musique l'œuvre de l'un d'eux, intitulée : *Le balançoire* ?

Les enfants l'attendent avec une ardeur qui croît à mesure que baisse leur application scolaire ! Trois jours durant, les jeux vont remplacer leçons et devoirs. Dès la veille, à l'une des solides poutres de la grange, ils fixent de lourdes chaînes. Des planches de 4 à 5 mètres de long y sont solidement retenues : c'est *le balançoire* rustique sur lequel ils s'assieront, tandis que, debout à chaque extrémité, fermement agrippés aux chaînes de support, deux forts gaillards le feront aller, de droite à gauche et retour, d'un mouvement plus ou moins rapide, selon le rythme de la chanson qu'ils répètent en chœur, chanson qui domine le gazouillis des hirondelles, nichées au-dessus de leurs têtes, sous les tuiles du toit. Ce *roulis sur terre ferme* a parfois de désagréables conséquences et le mal de mer, sur le plancher d'un fenil, gagne de pauvres amis *du balançoire* !

Pour les petites filles, la bénichon est le prétexte d'exhiber de nouvelles robes ou de frais tabliers ; les gourmands — jeunes ou vieux — se gaveront de *cuchaule* ou de *pains d'anis*.

Les ménagères en ont pour une semaine de préparatifs : planchers et parois de sapin sont brossés et redeviennent blancs ; tout est poli et reluisant de propreté. Mais la tâche la plus délicate consiste à préparer la *cuchaule*. Pas de bénichon sans elle ! La plus fine farine est pétrie avec du lait, dans lequel on a fait fondre du beurre et du sucre. Il ne faut pas oublier la levure, car ce n'est pas une variété de pain azyme que les *bénichonneurs* veulent manger... mais une sorte de pain beurré et sucré du meilleur goût. L'extérieur en est appétissant : le pinceau de l'habile cuisinière l'a doré de jaune d'œuf et de sucre. Elle se mange avec du beurre et de la moutarde. La saveur spéciale de ce mélange, ses propriétés digestives le font justement apprécier et servir au dernier repas de ces jours de fête, où l'estomac ne chôme vraiment pas !

A cette occasion, se fait un gentil va-et-vient de parents et d'amis. Une raison grave vous empêche-t-elle de répondre à l'invitation reçue ? ne vous